

de la civilisation. Ceux-ci étaient à peine arrivés, qu'ils parlaient déjà de se remettre en voyage. Pour les retenir, on chercha à intéresser leur curiosité, mais rien ne pouvait les captiver ; l'admiration des sauvages est passagère et s'évanouit instantanément ; chez eux il n'y a que les passions conservatrices qui soient permanentes : elles ne trouvaient-ils rien d'extraordinaire dans les tableaux et autres chefs-d'œuvre de l'art qu'on leur présentait ; ils jugeaient toujours la nature plus vraie, et il leur tardait d'y retourner. Tout ce qui n'était pas relatif à leurs besoins ne faisait aucune impression sur eux. Les glaces qui se trouvaient dans le salon du gouverneur ne les étonnèrent pas, parce qu'ils s'étaient souvent mirés dans la rivière d'Aprouague ; on essaya de les surprendre par la peinture, ils crurent voir l'image d'un objet qui se réfléchit dans l'eau.

Pour mieux les intéresser, on leur donna une petite fête. Ils furent d'abord ravis de cette multitude d'instruments à vent dont se composait la musique du régiment qui était alors en garnison à Cayenne ; eux qui n'avaient que de mauvaises flûtes de bambou dont ils tiraient les sons les plus monotones. Les Indiens aiment les sons bruyants et tumultueux, parce qu'ils n'expriment rien de fixe et de déterminé. Le gouverneur n'avait d'ailleurs rien négligé pour que les Noragues n'éprouvassent ni désagrément ni contrainte. Il leur fit servir un grand festin. Ce qui les étonnait, n'était cette multitude de plats qu'ils voyaient paraître successivement. Ils ne concevaient pas les usages de tant de superfluités déjà introduites dans les maisons des riches Européens.

Après le repas on eut recours à des jeux pour les mieux distraire. M. le baron de Besmer désira que Couramé parût devant les Indiens. Elle fut ravissante en exécutant une danse Norague, embellie par tous les prestiges de l'art. Les Indiens l'entouraient et semblaient la suivre en observant la cadence avec une précision remarquable ; ils s'exaltaient devant la grâce inimitable de ses pas. La danse naît du besoin que nous avons de rendre nos sensations par des signes. Couramé joignait à tous les agréments que donne l'éducation, ces grâces natives qui tiennent au pays où l'on a reçu le jour. Les sauvages exécutèrent ensuite quelques pantomimes ; cette espèce de divertissement est très en usage dans la nation des Galibis.

La fête aurait été incomplète, si l'on n'eût pas fait chanter les Indiens qui étaient un objet de curiosité pour toute la colonie. La musique des Noragues est triste et monotone comme celle de tous les Galibis, mais les sons en sont très expressifs quand ils peignent les angoisses du malheur et de la tristesse ; ils ont presque toujours pour objet la compassion et le courage. Mais ce qui intéressa le plus, ce fut une jeune sauvage qui fit entendre des accords justes et tout-à-fait inconnus : elle chanta un hymne qui exprimait les regrets d'une mère dont la fille avait été submergée par le raz des marées, à l'embouchure de l'Aprouague ; rien n'est plus fréquent qu'un pareil malheur. Mais Couramé ne put entendre de tels regrets sans verser un torrent de larmes ; elle s'imaginait aussi que sa mère la pleurait ; et cette idée la plongea dans une tristesse qui l'empêcha de prendre aucune part à tout ce qui se passait autour d'elle.

Cependant la jeunesse, la grâce, les attraits de Couramé avaient produit la plus grande impression sur les Indiens. Qui ne l'aurait admirée ? elle était belle comme une statue sortie de la main des Grecs. On ne saurait peindre la joie des sauvages quand ils retrouvent accidentellement quelqu'un de leur tribu qui leur a été ravi par la civilisation et qu'ils peuvent réincorporer dans leurs rangs. Couramé ne cessait de communiquer avec eux dans la langue des Galibis, langue douce et persuasive, qui suffit d'ailleurs pour exprimer les choses les plus importantes de la vie ; elle leur témoignait par tous les moyens le désir ardent qu'elle avait de revoir le lieu de sa naissance.